

Dans les forêts de Sibérie

Sylvain Tesson ; Editions Gallimard ; 2011.

« *La liberté existe toujours. Il suffit d'en payer le prix.* » H. de Monterlant.

Nota : l'auteur, après quelques aventures mobiles, se lance dans le voyage immobile : passer l'hiver sibérien (Février – Juillet 2010) dans une cabane de garde-chasse ; il livre ici ses impressions d'ermite sans religion... Je ne fais ici que des citations (sans guillemets) ; par contre, mon travail a consisté à regrouper les pensées par thème, sans suivre la chronologie de leur émergence.

Un pas de côté

Je m'étais promis avant mes quarante ans de vivre en ermite au fond des bois.

Je me suis installé pendant six mois dans une cabane sibérienne sur les rives du lac Baïkal, à la pointe du cap des Cèdres du Nord. Un village à cent vingt kilomètres, pas de voisins, pas de routes d'accès, parfois, une visite. L'hiver, des températures de -30 °C, l'été des ours sur les berges. Bref, le paradis.

J'y ai emporté des livres, des cigares et de la vodka. Le reste — l'espace, le silence et la solitude — était déjà là.

Dans ce désert, je me suis inventé une vie sobre et belle, j'ai vécu une existence resserrée autour de gestes simples. J'ai regardé les jours passer, face au lac et à la forêt. J'ai coupé du bois, pêché mon dîner, beaucoup lu, marché dans les montagnes et bu de la vodka, à la fenêtre. La cabane était un poste d'observation idéal pour capter les tressaillements de la nature.

J'ai connu l'hiver et le printemps, le bonheur, le désespoir et, finalement, la paix.

Au fond de la taïga, je me suis métamorphosé. L'immobilité m'a apporté ce que le voyage ne me procurait plus. Le génie du lieu m'a aidé à apprivoiser le temps. Mon ermitage est devenu le laboratoire de ces transformations.

Tous les jours j'ai consigné mes pensées dans un cahier.

Ce journal d'ermitage, vous le tenez dans les mains.

S.T.

Peurs pressenties.

Se lever de son lit demande une énergie formidable. Surtout pour changer de vie. Cette envie de faire demi-tour lorsqu'on est au bord de saisir ce que l'on désire. Certains hommes font volte-face au moment crucial. J'ai peur d'appartenir à cette espèce.

Quand on se méfie de la pauvreté de sa vie intérieure, il faut emporter de bons livres : on pourra toujours remplir son propre vide. L'erreur serait de choisir exclusivement de la lecture difficile en imaginant que la vie dans les bois vous maintient à un très haut degré de température spirituelle. Le temps est long quand on n'a que Hegel pour les après-midi de neige.

Le camion n'est plus qu'un point. Je suis seul. Les montagnes m'apparaissent plus sévères. Le paysage se révèle, intense. Le pays me saute au visage. C'est fou ce que l'homme accapare l'attention de l'homme. La présence des autres affadit le monde. La solitude est cette conquête qui vous rend jouissance des choses. (...) J'ai atteint le débarcadère de ma vie. Je vais enfin savoir si j'ai une vie intérieure.

Ma première soirée solitaire. Au début, je n'ose pas trop bouger. Je suis anesthésié par la perspective des jours.

Sauter le pas.

La tentation érémitique procède d'un cycle immuable. Il faut d'abord avoir souffert d'indigestion dans le cœur des villes modernes pour aspirer à une cabane fumant dans la clairière. Une fois ankylosé dans la graisse du conformisme et enkysté dans le saindoux du confort, on est mûr pour l'appel de la forêt.

La retraite est révolte. Gagner sa cabane, c'est disparaître des écrans de contrôle. L'ermite s'efface. Il n'envoie plus de traces numériques, plus de signaux téléphoniques, plus d'impulsions bancaires. Il se défait de toute identité.

Refuzniks de tous les pays, gagnez les bois ! Vous y trouverez consolation.

La cabane n'est pas une base de reconquête mais un point de chute. Un havre de renoncement, non un quartier général pour la préparation des révolutions. Une porte de sortie, non un point de départ. Un carré où le capitaine va boire un dernier rhum avant le naufrage. Le trou où la bête panse ses plaies, non le repaire où elle fourbit ses griffes.

Dans un ermitage, on se contente d'être aux loges de la forêt. Les fenêtres servent à accueillir la nature en soi, non à s'en protéger. On la contemple, on y prélève ce qu'il faut, mais on ne se nourrit pas de l'ambition de la soumettre. La cabane permet une posture, mais ne donne pas un statut. On joue à l'ermite, on ne peut se prétendre pionnier.

Eloge de la cabane.

Le Romain bâtissait pour mille ans. Pour le Russe, il s'agit de passer l'hiver. Rapportée à la violence des tempêtes, la cabane est une boîte d'allumettes. Fille de la forêt, destinée à la pourriture : les rondins de ses murs étaient les troncs de la clairière. Elle retournera à l'humus quand son propriétaire l'abandonnera. Elle offre dans sa simplicité une protection parfaite contre le froid saisonnier. Elle n'enlaidit pas le sous-bois qui l'abrite. Avec la yourte et l'igloo, elle se dresse sur le podium des plus belles réponses humaines à l'adversité du milieu.

La vie dans les bois offre un terrain rêvé pour cette réconciliation entre l'archaïque et le futuriste. Sous les futaies, se déploie une existence éternelle, au plus près de l'humus. On y renoue avec la vérité des clairs de lune, on se soumet à la doctrine des forêts sans renoncer aux bienfaits de la modernité. Ma cabane abrite les noces du progrès et de l'antique. Avant de partir, j'ai ponctionné dans le grand magasin de la civilisation quelques produits indispensables au bonheur, livres, cigares, vodka : j'en jouirai dans la rudesse des bois. J'ai tellement adhéré à l'intuition de Reclus que j'ai équipé ma cabane de panneaux solaires. Ils alimentent un petit ordinateur. Le silicium de mes puces électroniques se nourrit de photons. (...) La cabane, royaume de simplification. Sous le couvert des pins, la vie se réduit à des gestes vitaux. Le temps arraché aux corvées quotidiennes est occupé au repos, à la contemplation et aux menues jouissances. L'éventail de choses à accomplir est réduit. Lire, tirer de l'eau, couper le bois, écrire et verser le thé deviennent des liturgies. En ville, chaque acte se déroule au détriment de mille autres. La forêt resserre ce que la ville disperse. (...) J'aurais dû m'imprégner de la philosophie de Dersou Ouzala : dans la forêt, seules choses fiables, la hache, le poêle et le poignard. Privé d'ordinateur, je n'ai que la pensée.

Une fuite, la vie dans les bois ? La fuite est le nom que les gens ensablés dans les fondrières de l'habitude donnent à l'élan vital. Un jeu ? assurément ! Comment appeler autrement un séjour de réclusion volontaire sur un rivage forestier avec une caisse de livres et des raquettes à neige ? Une quête ? Trop grand mot. Une expérience ? Au sens scientifique, oui. La cabane est un

laboratoire. Une paille où précipiter ses désirs de liberté, de silence et de solitude. Un champ expérimental où s'inventer une vie ralentie. (...) La cabane est un terrain parfait pour bâtir une vie sur les fondations de la sobriété luxueuse. La sobriété de l'ermite est de ne pas s'encombrer d'objets, ni de semblables. De se déshabituer de ses anciens besoins. Le luxe de l'ermite, c'est la beauté. Son regard, où qu'il se pose, découvre une absolue splendeur. Le cours des heures n'est jamais interrompu (sauf l'accident d'avant-hier). La technique ne l'emprisonne pas dans le cercle de feu des besoins qu'elle crée. La partition du recours aux forêts ne peut se jouer qu'à un nombre réduit d'interprètes. L'érémisme est un élitisme.

Le Vertige, titre du récit d'Evguenia Guinzbourg sur ses années de goulag. J'en lis quelques pages dans la chaleur du duvet. Au réveil, mes journées se dressent, vierges, désireuses, offertes en pages blanches. Et j'en ai par dizaines en réserve dans mon magasin. Chaque seconde d'entre elles m'appartient. Je suis libre d'en disposer comme je l'entends, d'en faire des chapitres de lumière, de sommeil ou de mélancolie. Personne ne peut altérer le cours de pareille existence. Ces jours sont des êtres d'argile à modeler. Je suis le maître d'une ménagerie abstraite.

Je connaissais le vertige vertical du grimpeur accroché à la paroi : la vue du gouffre l'effraie. Je me souvenais du vertige horizontal du voyageur dans la steppe : les lignes de fuite l'étourdissent. Je savais le vertige de l'ivrogne qui croit tenir une idée géniale : son cerveau refuse de la formuler correctement alors qu'il la sent grandir en lui. Je découvre le vertige de l'ermite, la peur du vide temporel. Le même serrement de cœur que sur la falaise — non pour ce qu'il y a dessous mais pour ce qu'il y a devant.

Je suis libre de tout faire dans un monde où il n'y a rien à faire. Je regarde l'icône de Séraphin. Lui avait Dieu. Dieu, jamais rassasié de la prière des hommes, est un sacré passe-temps. Moi ? J'ai l'écriture.

Prodigieux comme on se déshabituait vite du barnum de la vie urbaine. Quand je pense à ce qu'il me fallait déployer d'activité, de rencontres, de lectures et de visites pour venir à bout d'une journée parisienne. Et voilà que je reste gâteux devant l'oiseau. La vie de cabane est peut-être une régression. Mais s'il y avait progrès dans cette régression ?

L'homme libre possède le temps. L'homme qui maîtrise l'espace est simplement puissant. En ville, les minutes, les heures, les années nous échappent. Elles coulent de la plaie du temps blessé. Dans la cabane, le temps se calme. Il se couche à vos pieds en vieux chien gentil et, soudain, on ne sait même plus qu'il est là. Je suis libre parce que mes jours le sont.

Cette vie procure la paix. Non que toute envie s'éteigne en soi. La cabane n'est pas un arbre de l'Éveil bouddhique. L'ermitage resserre les ambitions aux proportions du possible. En rétrécissant la panoplie des actions, on augmente la profondeur de chaque expérience. La lecture, l'écriture, la pêche, l'ascension des versants, le patin, la flânerie dans les bois... l'existence se réduit à une quinzaine d'activités.

Les anachorètes voulaient échapper aux tentations du siècle. Certains péchèrent par orgueil en confondant méfiance envers leur siècle et mépris de leurs semblables. Aucun d'entre eux ne revint dans le monde après avoir goûté les fruits vénéneux de la vie solitaire.

Les sociétés n'aiment pas les ermites. Elles ne leur pardonnent pas de fuir. Elles réprouvent la désinvolture du solitaire qui jette son « continuez sans moi » à la face des autres. Se retirer c'est prendre congé de ses semblables. L'ermite nie la vocation de la civilisation, en constitue la critique vivante. Il souille le contrat social. Comment accepter cet homme qui passe la ligne et s'accroche au premier vent qui passe ?

Considérations sur le quotidien de l'ermite.

Il existe un rapport proportionnel entre la rareté des choses que l'on possède et l'attachement qu'on leur porte.

En ermitage, la dépense d'énergie physique est intense.

Privé de conversation, de contradiction et des sarcasmes des interlocuteurs, l'ermite est moins drôle, moins vif, moins incisif, moins mondain, moins rapide que son cousin des villes. Il gagne en poésie ce qu'il perd en agilité.

L'imprévu de l'ermite sont ses pensées. Elles seules rompent le cours des heures identiques. Il faut rêver pour se surprendre.

Isolé, l'ermite ? Mais de quoi ? L'air se glisse à travers les poutres, le soleil inonde la table, l'eau s'étend à un jet de pierre, l'humus est là sous le plancher de bois, l'odeur des bois s'immisce par les fentes, la neige s'infiltre par les pores de la cabane, un insecte s'invite sur le parquet. En ville, une couche de goudron prémunit le pied de tout contact avec la terre, et entre les hommes se dressent des murs de pierre.

Je reste jusqu'à la tombée du jour, assis sur le tabouret à espérer un frémissement de la ligne. La pêche, ultime clause du pacte signé avec le temps. Si l'on revient bredouille c'est le temps qui a tiré sa prise. J'accepte de rester des heures immobile. Il y aura peut-être un poisson, au bout de la patience. Et s'il n'y a rien, tant pis. Je n'en voudrai pas aux heures d'avoir trompé mon désir. Elles ne sont pas nombreuses, les activités, réduites à une vague espérance.

Le journal intime, opération commando menée contre l'absurde. J'archive les heures qui passent. Tenir un journal féconde l'existence. Le rendez-vous quotidien devant la page blanche du journal contraint à prêter meilleure attention aux événements de la journée — à mieux écouter, à penser plus fort, à regarder plus intensément. Il serait désobligeant de n'avoir rien à inscrire sur sa page de calepin, le soir. Il en va de la rédaction quotidienne comme d'un dîner avec sa fiancée. Pour savoir quoi lui confier, le soir, le mieux est d'y réfléchir pendant la journée.

La première vraie journée de printemps est une date importante dans une année d'homme.

Quand deux petits chiens vous fêtent au matin, la nuit prend la saveur de l'attente. La fidélité du chien n'exige rien, pas un devoir. Son amour se contente d'un os. Les chiens ? On les fait coucher dehors, on leur parle comme à des charretiers, on leur aboie dessus, on les nourrit des restes et de temps en temps, vlan ! une baffe dans les côtes. Ce qu'on leur offre en coups, ils nous le rendent en bave. Et je comprends soudain pourquoi les hommes ont fait du chien leur meilleur ami : c'est une pauvre bête dont la soumission n'a pas à être payée en retour. Une créature qui correspondait donc parfaitement à ce que l'homme est capable de donner.

Je pratique un exercice qui consiste à se plonger dans des lectures dont la couleur propulse aux exacts antipodes de ma vie présente.

Âme d'ermite.

Youra vaque à ses occupations. Il ne regagnera jamais la ville. Sur l'île, il jouit des deux ingrédients nécessaires à la vie sans entraves : la solitude et l'immensité. (...) Seul le recours aux étendues infinies et dépeuplées autorise une anarchie pacifiste dont la viabilité est fondée sur un principe très simple : contrairement à ce qui advient en ville, le danger de la vie dans les bois

provient de la Nature et non de l'Homme. (...) Pour parvenir au sentiment de liberté intérieure, il faut de l'espace à profusion et de la solitude. Il faut ajouter la maîtrise du temps, le silence total, l'âpreté de la vie et le côtoiement de la splendeur géographique. L'équation de ces conquêtes mène en cabane.

Le silence me revient, l'immense silence qui n'est pas l'absence de bruit mais la disparition de tout interlocuteur. (...) L'ennui ne me fait aucune peur. Il y a morsure plus douloureuse : le chagrin de ne pas partager avec un être aimé la beauté des moments vécus. La solitude : ce que les autres perdent à n'être pas auprès de celui qui l'éprouve. (...) C'est dans l'intérêt du solitaire de se montrer bienveillant avec ce qui l'entoure, de rallier à sa cause bêtes, plantes et dieux. Pourquoi ajouterait-il à l'austérité de son état le sentiment de l'hostilité du monde ? L'ermite s'interdit toute brutalité à l'égard de son environnement. C'est le syndrome de saint François d'Assise.

Rien ne vaut la solitude. Pour être parfaitement heureux, il me manque quelqu'un à qui l'expliquer.

Un ermite ne menace pas la société des hommes. Tout juste en incarne-t-il la critique. (...) L'ermite se tient à l'écart, dans un refus poli. Il ressemble au convive qui, d'un geste doux, refuse le plat. Si la société disparaissait, l'ermite poursuivrait sa vie d'ermite. Les révoltés, eux, se trouveraient au chômage technique. L'ermite ne s'oppose pas, il épouse un mode de vie. Il ne dénonce pas un mensonge, il cherche une vérité. Il est physiquement inoffensif et on le tolère comme s'il appartenait à un ordre intermédiaire, une caste médiane entre le barbare et le civilisé.

Rien ne me manque de ma vie d'avant. Cette évidence me traverse alors que j'étale du miel sur les blinis. Rien. Ni mes biens, ni les miens. Cette idée n'est pas rassurante. Quitte-t-on si facilement les habits ajustés à ses trente-huit ans de vie ? On dispose de tout ce qu'il faut lorsque l'on organise sa vie autour de l'idée de ne rien posséder.

En cabane, on vit à l'heure contre-révolutionnaire. Ne jamais détruire, se dit l'ermite, barrésien, mais conserver et continuer. On cherche ici la paix, l'unité, le renouement. On croit au cycle des retours. À quoi bon la rupture puisque tout passera et que tout reviendra ? La cabane a-t-elle un sens politique ? Vivre ici n'apporte rien à la communauté des hommes. L'expérience de l'ermitage ne verse pas son écot à la recherche collective sur les moyens de faire vivre les gens ensemble. Les idéologies, comme les chiens, restent au seuil de la porte des ermitages. Au fond des bois, ni Marx ni Jésus, ni ordre ni anarchie, ni égalité ni injustice. Comment l'ermite, préoccupé seulement de l'immédiat, pourrait-il se soucier de prévoir ?

L'ermite accepte de ne plus rien peser dans la marche du monde, de ne compter pour rien dans la chaîne des causalités. Ses pensées ne modèleront pas le cours des choses, n'influenceront personne. Ses actes ne signifieront rien. (Peut-être sera-t-il encore l'objet de quelques souvenirs.) Qu'elle est légère, cette pensée ! Et comme elle prélude au détachement final : on ne se sent jamais aussi vivant que mort au monde !

Ayant perdu ma femme, je n'ai plus rien à perdre. Le malheur détache les amarres. Le bonheur est une entrave à la sérénité. Heureux, j'avais peur de ne plus l'être.

Le luxe ? C'est le déploiement devers moi de vingt-quatre heures, offertes chaque jour à mon seul désir. Les heures sont de grandes filles blanches dressées dans le soleil pour me servir. Si je veux rester deux jours sur le châlit à lire un roman, qui m'en empêchera ? S'il me prend l'envie au soir tombant de partir dans les bois, qui m'en dissuadera ? Le solitaire des forêts a deux amours, le temps et l'espace. Le premier, il l'emplit à sa guise, le deuxième, il le connaît comme personne.

Le recours aux forêts est recours à soi-même. Privé de voiture, l'ermite marche. Privé de supermarché, il pêche. Privé de chaudière, son bras fend le bois. Le principe de non-délégation concerne aussi l'esprit : privé de télé, il ouvre un livre.

La vie en cabane est un papier de verre. Elle décape l'âme, met l'être à nu, ensauvage l'esprit et embroussaille le corps, mais elle déploie au fond du cœur des papilles aussi sensibles que les spores. L'ermite gagne en douceur ce qu'il perd en civilisation.

Il est bon de savoir que dans une forêt du monde, là-bas, il est une cabane où quelque chose est possible, situé pas trop loin du bonheur de vivre.